IV

LE LATIN CHRÉTIEN DEVENU LANGUE COMMUNE

PAR Mgr Jos. SCHRIJNEN
Professeur à l'Université de Nimègue

Ce titre contient l'énoncé de deux faits qui se tiennent sans toutefois s'identifier : 1° Il s'est formé sur le territoire romain une langue spéciale basée sur les rapports sociaux du groupe des premiers chrétiens : c'est le latin chrétien. 2° Cette langue spéciale est devenue, et est restée, pendant un temps considérable, la langue commune de la Romania.

* * *

On a méconnu sinon l'existence, du moins l'importance linguistique capitale du groupe social des premiers chrétiens, régi par une discipline spécifique. C'est sur cette *disciplina Christianorum*[1], sur le contraste entre les idées d'hier et les idées nouvelles et sur la vie commune intime qui en résulta que repose la langue spéciale (*Sondersprache*) que nous appelons le *latin chrétien*. Il ne s'agit pas d'un dialecte, mais d'une langue spéciale comme celle des juristes, des soldats, des agriculteurs, des bateliers, etc., seulement bien plus marquée et résultant d'un facteur de différenciation autrement puissant. En effet, d'une part, on a trop restreint le terrain en se servant de termes comme « latin biblique », « latin patristique », « latin d'Église », etc. Ce dernier n'est pas, comme on le dit parfois, un curieux amalgame de latin vulgaire, biblique et classique : le noyau en est la langue liturgique, et M. Teeuwen, dans son beau travail *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian* (Paderborn, 1926), observe à juste titre que peut-être le théologue et aussi le philologue classique ne s'aperçoivent pas de la différence entre latin d'Église et latin chrétien, tandis que le linguiste, lui, est mieux placé pour étudier

1. Voir ma *Charakteristik des Altchristlichen Latein*, p. 8 et suiv., 1er fascicule de la série *Latinitas Christianorum Primaeva*, Nijmegen, 1932.

ces faits (p. 8). D'autre part, on a trop élargi le terrain en considérant ce latin comme un des compartiments du bas latin : c'est méconnaître son caractère essentiel qui se manifeste aussi bien chez Aetheria que dans la Règle de saint Benoît.

On me demandera peut-être si le facteur de différenciation de la *disciplina Christianorum* était suffisant pour donner naissance à une véritable unité linguistique. Il suffit de se représenter les conséquences directes de ce facteur qu'est le commerce quotidien : la vie commune forcément séparée, au moins dans la période des origines, les vigiles, les offices divins, les repas communs (agapes), voire même une certaine communauté de biens qui se fait jour dans les tendances inspirées par la charité, la sépulture commune, etc., sur le territoire romain, où le christianisme naissant s'organisa et prit ses forces et où l'opposition et bientôt les persécutions poussèrent ses adeptes dans la voie du séparatisme jusqu'à l'isolement du reste de la communauté. J'avoue que le terme « latin des Chrétiens » serait peut-être préférable à celui de « latin chrétien », parce que cette dernière dénomination ressemble trop à celle de « latin d'Église » et ne traduit pas suffisamment bien la conception de « parler journalier de la fraction chrétienne du peuple dans l'ensemble de la langue latine commune ». Aussi ai-je préféré comme titre de ma série : *Latinitas Christianorum primaeva.* Cependant, tout en étant disposé à faire cette concession à M. Marouzeau (cf. cette Revue, 1931, p. 241), j'aime garder, pour des motifs pratiques, la terminologie que j'ai recommandée depuis tant d'années, parce qu'elle souligne mieux l'unité de cette langue qui, tout en n'étant que le résultat d'une différenciation sociologique de la langue commune, constitue pourtant une véritable unité.

Tous ceux qui ont fait une étude sérieuse des inscriptions et des écrits — je ne dis pas des Pères d'Église, mais des auteurs latins chrétiens — seront convaincus qu'il ne s'agit pas de quelques déviations curieuses de la langue profane, de certaines influences bilingues ou de concessions faites au langage populaire afin de favoriser la diffusion du christianisme, mais d'un système cohérent de différenciations de nature lexicologique, sémantique, morphologique, syntaxique, et même métrique, comme l'a montré, dans le dernier fascicule de la *Latinitas*, M. H. Vroom (*Le psaume abécédaire de saint Augustin et la poésie latine rythmique*).

Cet ensemble nous conduit irrésistiblement à admettre, au delà d'un vocabulaire spécial, un latin chrétien vraiment distinct du latin commun ou, si l'on préfère, du latin profane. Si cette distinction ne nous frappe pas davantage, c'est que la langue latine chrétienne, tout comme le français, par exemple, nous est devenue trop familière pour que nous puissions nous représenter assez clairement le contraste qui a dû frapper les Romains aux premiers siècles de notre ère[1].

« Est-ce une unité? ou plutôt une somme? », me demande M. Marouzeau (*Revue des Études latines*, 1932, p. 242). Quand je considère la latinité chrétienne comme un fait social et comme la langue d'une collectivité déterminée, je dois bien me la représenter comme une unité formelle, et cela non seulement parce que nous avons affaire à une cause sensiblement une, mais aussi, et je dirais surtout, parce que je ne conçois pas la possibilité d'une coïncidence fortuite entre des faits linguistiques de nature aussi diverse que ceux que j'ai énumérés plus haut. J'admets donc plutôt que le groupe chrétien est parvenu à se créer, en raison de la communauté de principes, de mentalité et de vie sociale, un parler spécial vraiment un.

On a dit que le fait le plus intéressant serait le changement de sens de certains mots comme *opus*, *operatio*, *aedificatio*, *figulatio*, *plantationes*, *piscina*, *pisciculi*, *basilica*, *desertor*, *caro*... (cf. *Charakteristik*, p. 32). Je trouve qu'au contraire il n'y a rien d'extraordinaire qu'on ait christianisé des termes usités antérieurement dans d'autres sens ou que, pour leurs besoins religieux, les chrétiens se soient créé un vocabulaire propre. Ce sont là des « christianismes *directs* », je veux dire des particularités qui servaient à exprimer des « choses chrétiennes », prises dans le sens le plus large du mot : idées, usages, institutions, etc., soit que ces particularités aient été propres au latin chrétien, soit qu'elles y aient été introduites par voie d'emprunt, principalement par les traductions de la Bible. Il en est de même des néologismes, *trinitas* par exemple, qu'on trouve à partir de Tertullien comme terme exprimant la trinité des personnes divines : « Trinitas unius divinitatis, pater et filius et spiritus sanctus » (*De pudic.*, 21) : les inscriptions chrétiennes nous apprennent que ce mot a été incorporé

1. Le contraste n'est pas dans la personnalité seule : entre Tertullien et Cyprien le contraste est au moins aussi grand qu'entre Tertullien et Apulée.

d'assez bonne heure à la langue de la communauté chrétienne. Puis nous avons *incarnatio*, *tribulatio*, *salvatio*, *salvator*, *univira*, *univiratus*, et il n'en est pas autrement des mots d'emprunt comme *eucharistia*, *evangelium*, *evangelizare*, *Pascha*, *baptisma*, *catechizare*, *scandalizare*, *martyr*, etc. (cf. *Charakteristik*, p. 16 et suiv.).

Bien plus intéressants et plus concluants me paraissent les christianismes que j'ai nommés *indirects*, c'est-à-dire les faits linguistiques qui, de par leur nature, ne sont pas associés au christianisme, les idées associées ou les tournures choisies n'ayant rien de spécifiquement chrétien. Cependant maintes particularités morphologiques, lexicologiques, syntaxiques, etc., de ce genre ne se rencontrent que chez des auteurs chrétiens ou dans les inscriptions chrétiennes exclusivement : christianisme indirect *intégral* ou *absolu*, ou bien elles se trouvent chez des auteurs chrétiens et dans les inscriptions chrétiennes, mais aussi, sporadiquement, chez Cicéron, Sénèque et d'autres auteurs profanes : christianisme indirect *partiel* ou *relatif*.

Dans ma *Charakteristik* (p. 13 et suiv.) je n'ai cité qu'un nombre limité d'exemples. Mais déjà ces matériaux restreints nous avaient obligé à poser la question : pourquoi *praesumere de* se trouve-t-il après saint Cyprien chez presque tous les auteurs chrétiens, mais jamais dans la littérature profane? Pourquoi en est-il de même pour *praevaricare* (au lieu de *praevaricari*), pour *praesumenter*, pour les adjectifs *incommutabilis*, *inenarrabilis*, *invisibilis*, *subsequens*, *irremediabilis*, etc., employés comme adverbes? Pourquoi le renouvellement de la préposition *con-*, *co-*, dans des composés comme *conservus*, *collibertus*, *congaudere*, *cohabitare*, etc., est-il spécifiquement chrétien? Le caractère spécifique de ce genre de christianismes indirects intégraux se révèle surtout dans les inscriptions. Je relève encore le christianisme partiel, mais toujours indirect, des formations avec *in privativum* comme *immarcessibilis*. M^lle^ Ch. Mohrmann a trouvé dans les sermons de saint Augustin une trentaine de ces mots qui se rencontrent dans le latin chrétien exclusivement (*Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des Hl. Augustin*, Erster Teil : *Latinitas Christianorum Primaeva*, III, p. 246 et suiv., Nijmegen, 1932). Pourquoi cette langue a-t-elle favorisé la terminaison *-ficare*, tandis que les formations en *-ficus* sont extrêmement rares? Pourquoi trouvons-

nous presque régulièrement l'adjectif au lieu du génitif dans des expressions comme *angelicum gaudium*, *apostolica verba*, *passio dominica*, *leviticum ministerium*, etc.? Pourquoi dans cette langue spéciale une construction comme le *nominativus pendens* s'est-elle vu attribuer un si grand rôle?

Il est des cas où nous sommes à même de donner la réponse ou, au moins, de conjecturer la cause immédiate. M[lle] Mohrmann a montré (*Sonderspr. Aug.*, I, p. 255), avec une probabilité qui se rapproche de la certitude, que c'est sous l'influence des verbes causatifs grecs que le latin chrétien a non seulement élargi considérablement la catégorie des verbes en *-ficare*, mais l'a encore réformée d'une manière absolument originale. Voilà une influence indirecte provenant des originaux bibliques grecs. Par contre, on peut facilement deviner la cause directe du manque presque absolu de substantifs en *-o*, *-onis*, ces mots, par exemple *leno*, *adultero*, *edo*, *cibo*, etc., ayant presque tous une signification défavorable. Une autre cause sociale, analogue à la première, a fait que des mots affectifs « *affektbeladen* » sont devenus des christianismes constants. Les expressions comme *angelicum gaudium* semblent reposer sur des locutions bibliques. D'autres fois l'emphase est en jeu, et surtout l'apport vulgaire, pour lequel je renvoie surtout à mon ouvrage *Charakteristik*, p. 17, où j'ai montré que cet apport tient en partie à la condition sociale des premiers chrétiens, mais aussi au caractère de la langue populaire même, bien souple et bien moins prude que la langue de culture; voir aussi mon exposé dans les *Handel. van het dertiende Nederl. Philol.-Congres* (Groningen, 1930), p. 5.

M. Marouzeau se demande si nombre de différences syntaxiques établies entre latin chrétien et latin païen ne concordent pas simplement avec celles qu'on a observées depuis longtemps entre latin populaire et latin littéraire. D'abord, je tiens à dire que je préfère le terme « latin profane » à celui de « latin païen », car ce latin restait la langue commune dont les chrétiens se servaient, eux aussi, dans le commerce avec leurs compatriotes dissidents. Les chrétiens étaient bilingues, comme cela arrive aux membres de tout groupe social, juristes, ouvriers, etc. Je me félicite de ce que M. Marouzeau oppose au latin populaire ou vulgaire le latin *littéraire* et non le latin « écrit » (personnellement je préfère « latin cultivé » ou « des cultivés », car on ne saurait refuser l'épi-

thète « littéraire », par exemple, à la langue des sermons de saint Augustin, laquelle est cependant populaire). J'ai protesté déjà depuis des années contre l'expression « latin écrit (*Schriftsprache*) », et je lis avec satisfaction dans Noreen-Pollak, *Wissenschaftliche Betrachtung der Sprache* (Halle, 1923), p. 20 : « Der Ausdruck Schriftsprache ist sehr schief und zweideutig » ; cf. F. di Capua, *Il ritmo prosaico in S. Agostino*, dans les *Miscellanea Agostiniana*, vol. II : *Studi Agostiniani*, p. 661 : « Porre una distinzione netta tra il latino parlato e il latino scritto può esser fonte di equivoci ed errore ». Il n'y a de vraie opposition qu'entre le latin culturel et le latin vulgaire, tous deux tant parlés qu'écrits et aussi, et je dirais surtout, tous deux de nature individuelle et collective, et ceci compte pour le latin chrétien tout aussi bien que pour le latin profane ; voir mon article *De Latijnsche omgangstaal*, dans le *Neophilolgus*, XIX, p. 221 et suiv.

Enfin, en ce qui concerne les doutes de M. Marouzeau, je n'ai jamais revendiqué les comparatifs avec *ab* exclusivement pour la latinité chrétienne ; j'ai remarqué même qu'ils se trouvent tout spécialement chez les *gromatici*, mais aussi chez Ovide, Pline l'Ancien, etc. Mais il n'en est pas de même des subordonnées avec *quod*. Il y a déjà une trentaine d'années, MM. Dokkum et Sneyders de Vogel ont attiré l'attention sur le fait que la construction analytique l'emporte de beaucoup sur l'accusatif avec infinitif chez saint Augustin depuis sa conversion[1]. Cependant, la preuve qu'il ne s'agit pas ici d'un simple vulgarisme, mais d'un christianisme formel, c'est que l'usage fréquent de *quod* — je n'envisage pas les relations entre *quod* et *quia* — ne se trouve pas seulement dans les *Sermons*, mais aussi, bien que dans une plus faible mesure, dans les *Confessions* et la *De Civitate Dei*, qui appartiennent toutes les deux indubitablement au latin chrétien culturel. Il en est de même de l'indicatif du style indirect : il se rencontre, selon le calcul de Sister Mary Arts, *The syntax of the confessions of Saint Augustine* (Washington, 1927), p. 94, dans les *Confessions* 35 fois sur 120 fois le subjonctif. Le *nominativus pendens* qui, de par sa nature, appartient aux constructions vulgaires, se rencontre aussi très souvent dans les *Confessions*, sans doute en raison de l'influence de l'emphase religieuse.

1. Je préférerais dire « avant son baptême », car les ouvrages qu'il a écrits avant sa conversion sont perdus.

J'arrive à la différence entre l'emploi (savant) du rythme oratoire et l'emploi (populaire) du rythme phonique constitué par les symétries et les parallélismes. Si ces derniers éléments constitutifs du rythme prosaïque naturel : ordre des mots, variation de formes de différente longueur, symétrie, antithèse, parallélisme, assonance, rime, etc., étaient l'apanage exclusif du latin populaire et n'étaient pour rien parmi les éléments constitutifs du latin chrétien, pourquoi alors se rencontrent-ils, bien qu'à degré moindre que dans les *Sermons*, mais tout de même assez fréquemment, dans les *Confessions*? Ici nous saisissons sur le vif une autre tendance, qui est l'enthousiasme, l'animation religieuse : tendance chrétienne qui se sert de certains éléments qu'elle trouve dans la langue du peuple.

D'autres fois, nous n'avons pas besoin de comparaison ni d'autre expédient. L'usage du pluriel de certains mots constitue un christianisme « intégral ». Ainsi *coeli* (οὐρανοί) et *carnes* « viande comme nourriture », par opposition à *caro* « chair » (σάρξ). Il en est de même de l'usage habituel du pluriel sociatif et du *nominativus pendens*.

Il y a, enfin, le jeu de mots, élément artistique de la langue vulgaire, qui revêt assez souvent un caractère chrétien. Ainsi, par exemple, quand le sens profane y est comparé avec le sens chrétien, ce qui arrive fréquemment pour des mots comme *salus*, *memoria*, *mundus*, etc. Par exemple Aug., *Serm. ed. M. Den.*, 23, 3 : « Hunc alloquitur psalmus : nolite fidere in principes, et in filios hominum quibus non est *salus*. Ille continuo respondet : numquid de isto dicit, cui non est *salus*? Ecce sanus est : hodie eum vegetum video. » Le sens chrétien s'oppose ici clairement au sens profane.

*
* *

J'aimerais corroborer cet exposé succinct par le témoignage d'un certain nombre de christianismes intégraux.

A la p. 14 de mon ouvrage *Charakteristik* j'ai recommandé aux latinistes incrédules ou peu convaincus de faire, pour se convaincre de l'exactitude de mes assertions, une visite à la collection du *Thesaurus Linguae Latinae* à Munich (*Maximilianeum*). On sait qu'on n'y trouve pas seulement les matériaux des fascicules à paraître, mais aussi les matériaux complets des fascicules

déjà publiés. J'y ai complété ma liste personnelle et je la reproduis ci-dessous pour la commodité du lecteur. Je ferai observer deux choses. D'abord, il s'agit ici de mots qui n'ont rien de spécifiquement chrétien et qui cependant ne se rencontrent que chez des auteurs chrétiens. On se demandera pourquoi pas chez d'autres? Je laisse au lecteur le soin de répondre. En second lieu, je dois avertir que cette liste ne représente qu'un choix très restreint.

veraciter : Schol. Hor. Ep., Ambr., Gennad., Ps. Rufin., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Paul. med., Cod. Theod., Cassian., Leo M., Avell., Sacr. Leon., Sacr. Greg., Prosp. Aqu., Chron. min., Petr. Chrysol., Arnob., Praedest., Salon., Maxim. Taur., Faust. Rei, Vict. Vit., Pom., (Schol. Ter.), Boeth., Ennod., Apring., Vit. Patr., Fulg. Rusp., Cassiod., Greg. Tur., Venant. Fortun.

superscriptio : Ital., Hil., Priscill., Schol. vet. Juv., Hier., Orig., Pelag., Vulg., Aug., Isid., Papyr. Dipl. Marini 74 (saec. v/vi), 6, 6 ; 6, 7.

subsequenter : Aug., Ps. Rufin., Hesych., Avell., Maxim. Taur., Verec., Fulg. Rusp., Cassiod., Nov. Justin., Ps. Primas, Greg. M., Isid.

susurro : Ital., Hier., Pelag., Vulg., Rufin., Aug., Avell., Petr. Chrys., Salon., Sidon. Apoll., Mutian., Ps. Primas, Isid.

transgressor : Ital., Tert., Cypr., Arnob. mai., Hil., Lucif., Gaud., Ambr., Hier., Vulg., Rufin., Aug., Mar. Merc., Bacchiar., Hesych., Oros., Cassian., Eucher., Leo M., Canon., Prosp. Aqu., Maxim. Taur., Faust. Rei, Op. imperf., Drac., Verec., Cassiod., Greg. Tur., Arat., Orig., Ferreol., Facund., Isid., Acta Luc. et Marc.

exspoliatio : Ital., Ambr., Hier., Pelag., Vulg., Paul. Nol., Aug., Cassian., Eucher., Lex. Sal., Ps. Primas, Vigil. Thaps.

vivificare : Ps. Apul. (Asclep. 6 ; 30), Ital., Minuc. Fel., Tert., Carm. adv. Marc. (saec. iv), Clem., Iren., Cypr., Novat., Maxim., Lact., Firm. Mat., Chalad., Itin. Hier., Mar. Victor., Hil., Zeno Veron., Lucif., Gaud., Filastr., Avien., Auson. (? 348, 19), Ambr., Heges., Hier., Pelag., Vulg., Genn., Rufin., Prud., Paulin. Nol., Aug., Ps. Aug., Sulp. Sev., Barnab., Hesych., Phoeb., Victric., Macr. Sat. (1, 21, 27), Vinc. Ler., Avell., Sacr. Leon., Canon., Sacr. Gregor., Prosp. Aqu., Orient., Eustath., Salvian., Sid. Apoll., Maxim. Taur., Vict. Vit., Sedul., Ennod., Verec., Fulg. Rusp., Cassiod., Greg. Tur., Venant. Fort., Coripp., Greg. M., Nicet., Orig., Isid., Passio Mar. Jac., Acta Petri, Passio SS. Jac., Mariani etc., Passio SS. Tarachi, Probi etc., Carm. epigr. 14 77, 2, De Rossi Inscr. II, 296, 9, 12.

Aporiari : Ital., Iren., Vulg., Gaud., Aug., Maxim. Taur., Hist. Apoll. (lect. christ.), Laur. Novar.

indeficiens : Ps. Senec. ad Paul., Ital., Tert., Hil., Serm. Domin., Ambros., Ambrosiast., Hier., Vulg., Didasc. Ap., Pelag., Rufin., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Leo M., Avell., Sacr. Leon., Salvian., Maxim. Taur., Ennod., Fulg. Rusp., Greg. Tur., Venant. Fortun., Greg. M., Pallad., Acta Achel., Acta SS. Montani etc., Pass. Thom.

confortare : Ital., Past. Herm. Vulg. vis., Clem., Lact., Silv. Per., Mar. Vict., Candid., Pass. Coron., Lucif., Gaud., Anon. Vales., Schol. Hor. Sat., Ambros., Hier., Vulg., Didasc. Ap., Rufin., Paul. Nol., Mar Merc., Marcell., Theod. Prisc., Oros., Cassian., Leo M., Avell., Prosp. Aqu., Cass. Fel., Salvian., Faust. Rei, Ruricius, Vict. Vit., Pomer., Alc. Avit., Ennod., Apring., Fulg. Rusp., Cassiod., Jordan., Greg. Tur., Anth., Oribaz., Venant. Fort., Act. Petr., Ferrand., Pass. Coron., Pass. Mar. Jac., Pass. Perp., Pass. Petr., Act. SS. Tarach. Probi etc., Act. Firm. et Rustic., Acta S. Irenaei, *C. I. L.* X, 1229.

supplantatio : Ital., Ambr., Hier., Aug., Cassian., Eucher., Prosp. Aqu., Chron. Min. ed Mommsen, Greg. M.

dilucidare : Tert., Zeno Veron., Faustin., Tycon., Fulg., Ambr., Ambrosiast., Hier., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Cassian., Ep. Pontif., Faust. Rei, Pomerius, Alcim. Avit., Boeth., Ennod., Cassiod., Rustic.

honorificare : Ital., Clem., Iren., Lact., Mar. Victor., Hil., Lucif., Ambr., Hier., Vulg., Aug., Sulpic. Sev., Phoebad., Damig., Canon., Chron. min., Vict. Vit., Alc. Avit., Verec., Fulg. Rusp., Just. Inst., Ps. Primas, Nicet., Orig., Rustic., Act. Petr.

subintrare : Ital., Mar. Victorin., Lucif., Dam. ep. apocr., Ambr., Ambrosiast., Heges., Rufin., Hier., Aug., Mar. Merc., Cassian., Leo M., Avell., Canon., Maxim. Taur., Boeth., Vit. Patr., Fulg. Rusp., Cassiodor., Mutian., Nov. Justin., Gregor. M., Dionys. Exig., Acta Petr.

principari : Ital., Iren., Lact., Hil., Gaud., Tycon., Ambros., Ambro siat., Hier., Vulg., Pelag., Paulin., Aug., Bachiar., Sid. Apoll., Op. Imperf., Boeth., Cassiod., Fulg. Rusp., Ps. Primas, Primas, Greg. M., Theod. Mops., Origen., Somnium Ner., Isid.

dehabere : Ital. (?), Past. Herm. Vulg. Vis., Ambros., Schol. Hor. Ars, Hier., Aug., Pallad., Pass. Thom.

degradare : Hil., Optat., Ambros., Aug., Leo M., Canon., Chron. min., Max. Taur., Ven. Fortun., Greg. M., Reg. Ben.

corruptibilis : Ital., Tert., Iren., Arnob. mai., Lact., Mar. Victor., Hil., Lucif., Gaud., Priscill., Ambros., Hier., Pelag., Vulg., Rufin., Paul. Nol., Aug., Zacch., Victric., (Ps. Soran.), Vinc. Ler., Leo M., Avell., Canon., Prosp. Aq., (Cael. Aurel.), Petr. Chrys., Eustath., Claud. Mamert., Max. Taur., Faust. Rei., Op. imperf. in Matth., Alcim. Avit., Boeth., Fulg. Rusp., Verec., Cassiod., Greg. M., Facund., Act. Archel., Pass. Thecl., Pass. Petr., Act. Firm. et Rustic., Not. Tir.

figuraliter : Tert., Hier., Gaud., Rufin., Hier., Aug., Ps. Aug., Cassian., Eucher., Avell., Canon., Sid. Apoll., Claud. Mamert., Max. Taur., Alc. Avit., Boeth., Verec., Junil., Cassiod., Greg. Tur., Greg. M., Orig., Rustic., Isid., Inscr. Christ. Hisp. (ed. Huebner) 149, ibid. suppl. 384.

insensatus : Ital., Tert., Past. Herm., Iren., Zen. Veron., Lucif., Filastr., Fulgent. Myth., Ambrosiast., Ambros., Hier., Vulg., Rufin., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Hesych., Cassian., Conc. Eph., Chron. min., Op. imperf. in Matth., Schol. Prud., Verec., Cassiod., Mutian., Nov. Justin., Ven. Fortun., Greg. M., Orig., Ev. Thom., Rustic., Isid.

inscrutabilis : Ital., Iren., Hil., Priscill., Ambros., Hier., Vulg., Aug., Zacch., Cassian., Leo M., Prosp. Aq., Max. Taur., Ruric., Fulg. Rusp., Greg. M., Caes. Arel., Isid.

ineffabiliter : Serm. domin., Ambros., Hier., Rufin., Ps. Rufin., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Cassian., Leo M., Avell., Conc. Eph., Max. Taur., Vict. Vit., Pomer., Verec., Fulg. Rusp., Cassiod., Annian., Ven. Fortun., Vigil. Thaps., Rustic.

mortificare : Ital., Tert., Iren., Hil., Optat., Gaud., Ps. Aus. (Vers. Rhopal.), Tykon., Ambros., Hier., Pelag., Vulg., Rufin., Prud., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Hesych., Bachriar., Cassian., Leo M., Avell., Sacr. Greg., Mar. Merc., Dionys. Exig., Ep. Pontif., Prosp. Aq., Petr. Chrysol., Salvian., Max. Taur., Vict. Vit., Pomer., Vit. Patr., Apon., Verec., Fulg. Rusp., Cassiod., Annian., Mutian., Greg. Tur., Ven. Fortun., Greg. M., Pallad., Orig., Reg. Monast. Tarnat., Act. Petr., Mart. Brac., Rustic., Isid., Expos. fid.

iucundari : Ital., Commod., Lact., Zen. Veron., Hier., Vulg., Rufin., Paul. Nol., Aug., Damig., Cassian., Leo M., Avell., Faust. Rei., Apon., Cassiod., Greg. Tur., Greg. M., Facund.

exhonoratorius : Fulg., Hier., Aug.

cohabitare : Ital. (?), Tert., Hil., Prisc., Ambros., Heges., Hier., Vulg., Rufin., Aug., Hesych., Cassian., Canon., Cassiod., Nov. Justin., Montan. Tol. epist., Orig., Pallad.

discipulatus : Tert., Rufin., Ps. Rufin., Aug., Paul. med., Hesych., Cassian., Petr. Chrysol., Cassiod., Greg. M., Orig. in Matth., Facund.

retributio : Ital., Tert., Iren., Cypr., Commod., Lact., Hil., Optat., Gaud., Filastr., Fulg. Myth., Ambros., Hier., Vulg., Rufin., Aug., Ps. Aug., Hesych., Eucher., Leo M., Gelas., Sacr. Greg., Props. Aq., Val. Cem., Salv., Sid. Apoll., Max. Taur., Faust. Rei., Ep. ad Ruric., Sedul., Ennod., Vit. Patr., Apring., Verec., Fulg. Rusp., Cassiod., Mutian., Greg. Tur., Nov. Just., Ven. Fortun., Greg. M., Pallad., Reg. Ben., Facund., Isid., Caes. Arel.

glorificare : Ital., Tert., Clem. ad Cor., Cypr., Hil., Mar. Victorin.,

Lucif., Gaud., Filastr., Ps. Auson. (Vers. rhop.), Ambros., Maxim., Hier., Vulg., Pelag., Rufin., Mar. Merc., Prud., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Conc. Eph., Vinc. Ler., Eucher., Leo M., Sacr. Greg., Prosp. Aq., Chron. min., Orient., Eustath., Max. Taur., Cereal., Vict. Vit., Paulin. Petric., Rustic., Pomer., Alcim. Avit., Vit. Patr., Fulg. Rusp., Cassiod., Mutian., Greg. Tur., Cod. Just., Ps. Primas., Greg. M., Pallad., Rustic., Act. Firm. et Rust., Act. Archel., Pass. Thom., Pass. Matth., Pass. Petr., Not. Tir., De Rossi Inscr. Christ. I, 1029 (a° 532).

convertibilis : Tert., Hil., Faustin., Rufin., Ambros., Prud., Aug., Mar. Merc., Ps. Phoebad., Vinc. Ler., Boeth., Cassiod., Vigil. Thaps., Act. Archel.

beatificare : Ital., Clem., Iren., Potam., Lucif., Hil., Priscill., Ambros., Hier., Vulg., Rufin., Ps. Rufin., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Cassian., Leo M., Canon., Pomer., Fulg. Rusp., Cassiod., Laur. Novar., Not. Tir.

exterminator : Ital., Lucif., Gaud., Ambros., Hier., Rufin., Aug., Cassian., Orig., Isid.

contemptibiliter : Aug., Schol. Hor. Sat., Pallad.

fornicari : Ital., Tert., Hier., Rufin., Serm. Arrian. frg., Aug., Avell., Prosp. Aq., Salvian., Alc. Avit., Ennod., Vit. Patr., Fulg. Rusp., Cassiod., Ps. Primas., Greg. M., Act. Petr., Ass. Moys., Pall., Isid., Act. SS. Tarach. etc.

inconcusse : Arim. Symm. epist., Hier., Aug., Conc. Eph., Avell., Apon., Cassiod., Cod. Justin., Greg. M., Johann. II, Facund.

immarcescibilis : Ital., Ambros., Hier., Vulg., Paul. Nol., Aug., Leo M., Avell., Salvian., Max. Taur., Vict. Vit., Op. imperf. in Matth., Apring., Fulg. Rusp., Cassiod., Ven. Fortun., Eleuth. Torn., Pallad., Caes. Arel., Isid., Act. S. Fruct.

angustiare : Ital., Ambros., Vulg., Aug., Max. Taur., Fulg. Rusp., Oribas.

incorruptibilis : Ital., Tert., Iren., Novat., Arnob., Lact., Hil., Lucif., Ambros., Heges., Hier., Pelag., Vulg., Rufin., Aug., Zacch., Leo M., Avell., Conc. Eph., Prosp. Aq., Cereal., Op. imperf. in Matth., Fulg. Rusp., Cassiod., Greg. Tur., Oribas., Greg. M., Vigil. Thaps., Isid.

prostitutio : Ital., Tert., Arnob. mai., Lact., Vulg., Rufin., Aug., Prosp. Aq.

operator : Tert., Iren., Lact., Hil., Priscill., Ambros., Pelag., Vulg., Ps. Rufin., Paul. Nol., Aug., Hesych., Oros., Sulp. Sev., Chron. min., Sedul., Ennod., Apring., Fulg. Rusp., Cassiod., Ven. Fortun., Facund., Serm. Casp. anecd. •

passibilis : Ital., Tert., Iren., Nov., Commod., Arnob. mai., Mar. Victorin., Candid., Ps. Hil., Zen. Veron., Faustin., Filastr., Ambros., Pelag., Vulg., Rufin., Prud., Aug., Ps. Aug., Mar. Merc., Phoebad., Zacch.,

(Mart. Cap., term. techn.), Cassian., Vinc. Ler., Leo M., Avell., Canon. (Cael. Aurel., term. techn.), Capreol., Eustath., Max. Taur., Joh. Maxent., Op. imperf. in Matth., Drac., Boeth., Fulg. Rusp., Cassiod., Mutian., Greg. M., Orig., Dionys. Exig., Rustic., Ferrand., Isid., Expos. Fid.

incomparabiliter : I. adverbe de *incomparabilis* : Ruf., Aug., Cassian., Leo M., Praedest. Cette signification disparaît. II. Expression d'intensité : Ambr., Aug., Oros., Fulg. Rusp., Cassiod., Mutian.

intellector : Aug., Ps. Aug., Max. Taur., Ps. Rufin., Verec., Cassiod., Facund.

plantator : Vigil., Hier., Paul. Nol., Aug., Ps. Aug., Prosp. Aqu., Orig.

negator : Tert., Hil., Optat., Lucif., Gaudent., Faust., Pacian., Maximin., Hier., Pelag., Prud., Aug., Leo M., Avell., Sidon., Ferrand.

Cette liste de mots, je le répète, ne représente qu'un choix (et encore avons-nous parfois choisi un seul mot comme représentant d'un groupe assez étendu, par exemple *supplantatio*, *vivificare*, etc.). Elle donnerait lieu à de nombreuses observations, dont voici quelques-unes :

1° Il y a des christianismes qui n'apparaissent qu'assez tard. Ainsi *contemptibiliter* et *intellector* ne se rencontrent pas avant saint Augustin. Ensuite j'attire l'attention sur *degradare* (Hil.), *exhonoratorius* (Fulg.), *incomparabiliter* (Rufin. et Ambr.), *inconcusse* (Hier.), *plantator* (Vigil.), *subsequenter* (Ps. Rufin.), *veraciter* (Ambr.). Ces mots, qui ne se rencontrent pas avant les auteurs indiqués, ne sont donc pas antérieurs au IV^e^ siècle. On est bien loin de Tertullien; de même, l'influence de la traduction de la Bible semble exclue.

2° En ce qui concerne Tertullien en particulier, un grand nombre de christianismes lui sont absolument inconnus, par exemple — en dehors des mots cités ci-dessus — *supplantatio* commence avec Ital., puis Ambr., etc.; *susurro* (subst.) avec Ital., Hier., etc.; *immarcessibilis* avec Ital., Ambr., etc.; *subintrare* avec Ital., Mar. Victorin, Lucifer, etc. D'autres mots se rencontrent chez Tertullien pour la première fois et les documents chrétiens sont la preuve de la vitalité de ces mots pendant une période considérable; ainsi *cohabitare* de Tert. à Pallad.; *convertibilis* de Tert. à Vig. Thaps.; *dilucidare* de Tert. à Cassiod. et Rustic.; *discipulatus* de Tert. à Facund.; *figuraliter* de Tert. à Isid.; *negator* de Tert. à Ferrand.; *operator* de Tert. à Ven. Fort. et Facund. (voir ci-dessous). Ces mots ne se trouvent pas dans l'Itala,

mais ils sont de nature telle qu'il serait peu vraisemblable que Tertullien les ait forgés. En tout cas, s'il l'a fait, l'histoire des mots, leur fréquence ordinairement ininterrompue, leur vitalité nous prouvent qu'en les forgeant Tertullien était inspiré par les tendances intimes de la communauté chrétienne.

3° Je dis : « ordinairement ». En effet, parfois nous constatons, pour certaines formes, des lacunes, à savoir entre le IIe et le IVe siècle. Par exemple *subintrare* (Ital., Mar. Victorin, etc.); *supplantatio* (Ital., Hier., etc.); *dilucidare* (Tert., Zeno Veron., etc.); *spoliatio* (Ital., Ambros., etc.). Est-ce une reviviscence? C'est, en tout cas, un phénomène assez curieux et qui mériterait un examen plus approfondi. Il en est de même pour les mots qui n'ont eu qu'une vie éphémère, pendant une période plus ou moins grande. Ainsi *perfruitio* (Rufin, Aug., Mar. Merc., Nest. adv. Pelag., Conc. Ephesin.). Ce mot a vécu seulement un siècle environ. Déplaisait-il par sa forme, ou avait-il des concurrents? L'explication s'impose quand le mot disparaît en même temps que l'institution qu'il désignait. C'est le cas pour le mot *circumcelliones* (Optat., Aug., Cod. Theod. (412), Act. Conc. Carth. (416), Vict. Vit.). En effet, à partir de la fin du Ve siècle, les bandes de paysans fanatiques qui rôdaient autour des cabanes (*circum cellas*) dans les régions africaines disparaissent. Nous avons affaire à un mot de frappe chrétienne, mais forgé par la communauté chrétienne africaine; cf. Ch. Mohrmann, *Sonderspr. Aug.*, I, p. 95, 162, 206. Un autre christianisme, direct il est vrai, comme le précédent, est en rapport intime avec l'anabaptisme : c'est *rebaptizatio*, formé pendant la lutte contre les Donatistes. On le trouve pour la première fois chez Optat, puis il se rencontre chez Augustin et pour terminer chez Victor de Vita. Il en est de même pour *rebaptizator* (Filastr., Aug., Avell.).

4° Le mot *vivificare* se rencontre une fois ailleurs que chez des chrétiens : Macrobe, *Sat.*, I, 21, 57. Mais il est clair que Macrobe l'a emprunté aux chrétiens. Le terme *passibilis* se rencontre chez Martianus Capella et chez le médecin africain Caelius Aurelianus; mais c'est un terme technique qui repose sur une formation « instantanée » (« *Augenblicksbildung* »). On sait que le Ps. Varro est de caractère chrétien; de là, *Sent.* 33, « alit concordiam, mores ad *cohabitantium* animos formare ». De même dans les *Notae Tironianae* (voir *beatificare, corruptibilis*) et dans les scolies

de Térence (*veraciter*), de Juvénal (*superscriptio*), des Satires et Épîtres d'Horace (*contemptibiliter*, *dehabere*, *veraciter*) et dans le Ps. Apulée, Asclépius[1], il y a de l'apport chrétien. De même, l'*Historia Apollonii*, remaniée à l'époque chrétienne, présente pas mal de leçons chrétiennes (*aporiari*, etc.).

*
* *

De ce latin chrétien tâchons d'esquisser en quelques mots les origines. En relisant la littérature courante à ce sujet on éprouve l'impression que Tertullien serait le père du latin chrétien. M. Harnack, *Sitzungsber. d. Berl. Acad.*, 1895, p. 546, dit que c'est la langue de Tertullien, affinée par Cyprien, qui est devenue la langue de l'Église, et dans sa *Geschichte d. altchristlichen Literatur*, I, p. 667, il affirme que Tertullien est le vrai créateur de la langue de l'Église latine. De même, M. Bardenhewer, dans sa *Geschichte d. altkirchlichen Literatur*, II, p. 340, regarda Tertullien et Cyprien comme les pères de cette langue, et M. Löfstedt, *Zur Sprache Tertullians* (1920) considéra cet auteur « von grundlegender Bedeutung für das gesammte Kirchenlatein ». On s'est vu placé ainsi devant des problèmes bien difficiles. « Wie es aber möglich war », dit M. Hoppe dans sa *Syntax und Stil des Tertullian* (Leipzig), p. 117, « dass Tertullian die allgemein übliche Bedeutung vieler Wörter gänzlich änderte, ist und bleibt ein schwer zu lösendes Rätsel ». Dans ses *Beiträge zur Sprache und Kritik Tertullians* (Lund, 1932), il se place encore au même point de vue (p. 62, etc.).

C'est avec grande satisfaction, au contraire, que j'ai pris connaissance du second volume des *Syntactica* de M. Löfstedt (1933) et du fait qu'il adopte le terme de « latin chrétien ». Le latin d'Église, je l'ai dit plusieurs fois, est le latin dont l'Église se sert pour la législation et l'administration : on le trouve dans les actes officiels, les mandats et lettres pastorales, les ordonnances, les traductions de la Bible[2]; tandis que le latin d'Église dans un sens plus restreint, le latin liturgique, est la langue de la messe, des

1. « Von christlichen Einflüssen nicht unberührt », dit M. Kroll (*Rhein. Museum*, LII, p. 585).

2. Pour la différence entre les traductions d'Afrique et d'Europe, voir G. J. D. Aalders, *Tertullianus' citaten uit de Evangeliën en de Oud-Latijnsche Bijbelvertalingen* (Amsterdam, 1932), p. 2 et suiv.

consécrations, des prières officielles en général, des *symbola fidei*, etc. Avec cette langue d'Église, la langue de Tertullien n'a de commun que le fond, qui est le latin chrétien, comme l'a exposé aussi très clairement M. St. Teeuwen dans son ouvrage cité, *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian*, p. 8 et suiv. Car le latin chrétien n'est pas le latin commun différencié par une légère infiltration du latin d'Église. C'est le contraire : le latin d'Église s'est formé sur le fonds de la langue spéciale de la communauté des chrétiens. A Rome, le latin n'a remplacé le grec comme langage liturgique que quand, vers la fin du IIe siècle, ce latin avait atteint la maturité nécessaire pour qu'il pût servir comme instrument digne d'exprimer les relations du peuple avec la divinité. J'ai montré (*Charakter.*, p. 27 et suiv.) que c'est toujours le peuple qui a commencé le mouvement en symbolisme, en allégorisme, en art plastique, en prière, et que la sanction officielle ne fit que fixer le résultat de l'initiative populaire. C'est le cas aussi pour la langue des inscriptions chrétiennes funéraires avec leurs ellipses fréquentes, par exemple *consecuta est* (*sc. gloriosi fontis gratiam*) *d. VI*, etc. La raison première de ces ellipses est purement sociale, et nous avons ici précisément un des cas où nous pouvons saisir l'explication sur le vif. Elle repose sur le fait que, parmi des gens qui vivent ensemble, on se comprend à demi-mot[1].

Une autre confusion que l'on fait continuellement est celle de l'*individuel* avec le *collectif*, du *style* avec la *langue*. Le génie de Tertullien a contribué sans doute beaucoup à la création d'une langue chrétienne littéraire, surtout d'une langue chrétienne artificielle; mais il n'est ni le créateur, ni même un des créateurs de la langue chrétienne spéciale habituelle. On peut exagérer l'influence de l'individu autant qu'on le voudra, mais on ne réussira jamais à nous le représenter comme le constructeur d'une langue commune, ni d'un dialecte, ni d'une langue spéciale. La langue d'un Tertullien, au lieu de se trouver à la base d'une innovation, suppose déjà un développement linguistique considérable, tout comme la langue d'Homère, en tant que langue poétique spéciale, présuppose déjà une assez longue évolution linguis-

1. Des expressions comme *divinae* pour *divinae litterae* et *divina* pour *divina scriptura* me paraissent plutôt être des abrègements d'associations syntaxiques telles que fr. *carte* pour *carte postale*; voir Schrijnen-Fischer, *Einführung*, p. 160.

tique collective. Le fait qu'on trouve des mots, des changements de sens, des particularités syntaxiques pour la première fois chez Tertullien ne prouve donc en aucune façon qu'il en ait été l'inventeur. L'influence des écrits de cet esprit hardi et original sur la langue courante — c'est d'elle seule qu'il s'agit — doit même avoir été peu considérable. En tout cas, si des termes et des expressions qu'on rencontre pour la première fois chez lui se retrouvent plus tard dans la langue chrétienne spéciale à l'époque où celle-ci devient de plus en plus langue commune, cela prouve uniquement, nous l'avons déjà dit, que nous n'avons pas affaire à des créations proprement dites : ou bien ces mots faisaient déjà partie du fonds commun de la langue courante, ou tout au moins, en les créant, Tertullien ne dépassa pas le domaine de la communauté linguistique de ses coreligionnaires. Que des christianismes sémantiques comme *vigilia*, *vigilare*, *oblatio*, *competentes*, *infantes* et autres ne doivent leur existence ni à Tertullien ni à Cyprien, Ambroise, Augustin, etc., est *luce clarius* pour quiconque connaît tant soit peu l'histoire des institutions chrétiennes. Dans tous ces problèmes de monogénèse et de polygénèse il ne s'agit pas du nombre et de la qualité des innovateurs du langage — je ne dis pas du style! — mais de la question de savoir si les innovations avaient les qualités requises pour être agréées par le peuple. Voir surtout P. Bogatyrev und R. Jakobson, *Natalicium-Schrijnen* (Utrecht-Nijmegen 1929), p. 901 et suiv.

M. Löfstedt croit que dans ce changement sémasiologique, comme cela apparaît clairement dans le changement du sens de *gentes* « peuples étrangers », qui finit par signifier « païens », de même *pagani* « villageois » puis « païens », *orare* « demander solennellement » puis « prier », etc., il s'agit plutôt d'une « Umprägung » que d'une « Neuprägung » de sens, et que ce renouvellement de sens se fait par l'intermédiaire d'une acception qui s'était déjà développée secondairement. N'est-ce pas une question de mots? Et la dénomination ne dépend-elle pas du point de vue auquel on se place? Personnellement, j'ai la prétention d'y voir une « Neuprägung ». Quoi qu'il en soit, il est clair que, pour aboutir au sens chrétien, il a fallu qu'il y ait des points de contact, et ces points de contact ont été fournis par une des significations secondaires et affectives que presque chaque mot se crée

à la longue nécessairement. Cette application d'un principe de linguistique sociologique simple à la sémantique chrétienne a été élaborée par moi il y a une vingtaine d'années[1], et mon élève M. Teeuwen s'en est heureusement et fructueusement servi dans son étude sur la langue de Tertullien. Observons cependant deux choses : 1° sans l'action puissante du christianisme toutes ces nuances de sens seraient restées forcément stériles et sans lendemain ; 2° quand on veut retrouver la nuance préchrétienne qui a servi de trait d'union il faut user d'une extrême prudence. Et tout d'abord il faut partir de la signification chrétienne juste. Ainsi M. Löfstedt, p. 424 et suiv., est d'avis que le sens chrétien de *plebs* (*plebes*) est fondé sur le classement social de la communauté chrétienne. Et tout comme *plebs* dans la société civile servait à exprimer l'infériorité sociale en face des citoyens d'ordre supérieur, dans la langue spéciale des chrétiens *plebs* aurait servi à désigner ceux qui n'étaient pas revêtus d'une dignité ecclésiastique, c'est-à-dire les laïques. Mais à ce raisonnement s'oppose d'abord le fait que le latin chrétien se sert aussi du mot *populus* (*populi*) avec exactement la même signification. Or, ce mot n'implique aucune idée d'antithèse sociale. Mais, qui plus est, l'ancienne Église n'a jamais conçu la distinction entre laïques et prêtres comme une distinction sociale ; une telle conception aurait été absolument impossible. « Oves ipsius estis, *vobiscum oves sumus*, quia Christiani sumus », dit saint Augustin, *Serm. ed. M. Biblioth. Cas.*, 1, 133, 13, et ailleurs : « Neque enim, quia de superiore isto loco loquimur vobis, ideo magistri vestri sumus : ille est enim omnium magister, cuius cathedra est super coelos ; sub illo in unam scholam convenimus, et vos et nos condiscipuli sumus » (*Serm. ed. M. Den.*, 17, 2). Non, l'explication du sens chrétien de *plebes* et *populi* doit être cherchée ailleurs : on la trouvera exposée en détail, par M^lle^ Mohrmann, dans sa syntaxe des *Sermons* de saint Augustin qui paraîtra prochainement.

Nous ne savons rien de précis sur la langue des communautés d'Afrique et de Gaule, d'Espagne, d'Italie, de Rome même. Il n'y a que les monuments du latin d'Église proprement dit, la langue de l'office divin, les prières, les actes, les traductions de la Bible précédant la Vulgate. On sait qu'elles soulèvent des questions

1. Voir, par exemple, *Uit het leven der Oude Kerk* (Bussum-Utrecht 1919), p. 20, 42, 268 et suiv.

très compliquées, mais il y a lieu d'admettre qu'elles ont été rédigées au cours du IIe siècle et que leur nombre a augmenté tant en Italie qu'en Afrique. En tout cas il serait aussi faux d'attribuer l'origine de la langue chrétienne aux traducteurs anonymes de la Bible que d'en faire honneur à Tertullien.

Prenons comme exemple le document vénérable de la *Passio Sanctorum Scilitanorum* de 180, le plus ancien des actes de martyre officiels qui nous soient parvenus. La langue en est officielle et sobre, mais dans ses particularités lexicologiques, sémasiologiques et syntaxiques, elle contient cependant pas mal de particularités qui caractériseront la latinité chrétienne de demain. Nous y rencontrons d'abord les christianismes directs *saeculum*, *timor* « crainte de Dieu », *deus*, *Christus*, *Christianus*, *vir iustus* « craignant Dieu », etc.; le christianisme indirect *martyr* dans la locution « hodie *martyres* in coelis sumus »; le vulgarisme *ipsud;* la construction vulgaire « moram xxx dierum habete *et* recordemini », qu'on trouve si souvent dans les *Sermons* de saint Augustin (cf. Schmalz-Hofmann, p. 660; Hofmann, *Umgangssprache*, p. 110; Havers, *Erkl. Syntax*, p. 53; Wackernagel, *Vorl. über Syntax*, II, p. 306); le genitivus definitivus *mysterium simplicitatis* (Schmalz-Hofmann, p. 394; Löfstedt, *Peregr.*, p. 151; Wackernagel, *Vorl. über Syntax*, I, p. 5; Leo Spitzer, *Schuchardt-Brevier*, p. 197, etc.), et le christianisme syntaxique intégral *coeli* dans la locution déjà citée (cf. Blass-Debrunner, *Neutestam. Grammatik*[6], p. 86; cf. le gr. οὐρανοί, qui désigne la demeure des élus). Relevons enfin le christianisme syntaxique partiel *numquid* dans « *numquid* ad deliberandum spatium vultis »? où l'on attend une réponse affirmative. On le rencontre une fois chez Horace, *Sat.*, II, 6, 53 (Grabenstein, *De interrogationum enuntiativarum usu Horatiano*, p. 51), puis fréquemment chez Tertullien, saint Jérôme, Vulg., etc., mais il manque chez saint Cyprien : Langen, *Philol.*, 36, p. 592; Paucker, *Rhein. Mus.*, 37, p. 362 : ainsi que *universi* avec la signification de *omnes*, notamment fréquent chez Hégésippe, saint Ambroise et dans la Vulgate (cf. Brugmann, *Totalit.*, p. 13 et suiv.; ALL., 12, p. 470; A. Souter, *The earliest latin Commentaries* (Oxford, 1927), p. 16 et suiv.). La forme *obstinanter* semble être un vrai hapax.

Enfin, les christianismes nous permettent de déterminer, avec une assez grande certitude, le caractère de l'auteur de certains

textes. Ainsi, comme je l'ai exposé dans ma *Charakteristik*, p. 44, M^lle^ Mohrmann a démontré dans les *Studia Cathol.*, IV, p. 364 et suiv., V, p. 23 et suiv., que l'*Oratio Consulis Versibus Rhopalicis* ne saurait être attribuée au poète Ausone à cause du caractère manifestement chrétien de la langue de cet écrit. Ces particularités n'apparaissent pas dans les œuvres authentiques de ce poète, chrétien plutôt de nom que de conviction. Il semble bien que la totalité des christianismes d'un auteur soit plus difficile à imiter que le style.

* * *

Ma théorie du latin chrétien a été englobée à diverses reprises dans celle de M. H. F. Muller sur l'origine des langues romanes, théorie qui va au rebours des modes d'explication généralement reçus[1]. D'après cette théorie, il ne faut pas dater la naissance des langues romanes du temps où l'empire romain était disloqué et où les relations entre les différentes parties de la Romania s'affaiblissaient. La langue gardait son unité, et même dans les textes de l'époque mérovingienne les traits propres à chacune des langues romanes n'apparaissent pas encore. La Romania occidentale resta une jusqu'à la fin du VIII^e^ siècle, et c'est au IX^e^ siècle seulement qu'un changement s'opère. Alors, seulement, la différenciation peut se faire jour, et, en 842, le premier texte roman apparaît dans les *Serments de Strasbourg*. Dans ce texte, la langue vulgaire est employée officiellement. C'est qu'avant la renaissance carolingienne, au cours du VIII^e^ siècle, la langue était encore sensiblement une : langue du peuple et des classes supérieures, langue parlée et langue écrite. Mais la renaissance carolingienne créa un hiatus qui s'élargit de jour en jour, et la classe des cultivés s'efforça de revenir au latin classique. Avant cette période il y avait, certes, des changements et des innovations, mais c'étaient des innovations communes à l'ensemble des langues romanes, des innovations parallèles, malgré la dislocation de l'Empire romain.

Au IX^e^ siècle seulement la désagrégation des deux grandes tendances linguistiques, la tendance aristocratique et la tendance

1. H. F. Muller, *A chronology of Vulgar Latin* (*Beihefte zur Zeitsch. f. rom. Philologie*, 78), Halle, 1929; H. F. Muller and Pauline Taylor, *A Chrestomathy of Vulgar Latin* (Boston, 1932).

populaire, dont l'unité avait été jusqu'alors maintenue par l'action puissante du christianisme, provoqua le développement particulariste du latin vulgaire dans les principaux pays romans : la France, l'Italie et l'Espagne. Cette action du christianisme est considérée par M. Muller comme « the real foundation of the linguistic unity in Romania » (*Chronology*, p. 26 et suiv., 170). Si la *lingua romana* est restée la koinê en Occident pendant les temps mérovingiens comme pendant l'Empire, si la langue cultivée et la langue vulgaire sont restées sensiblement uniformes, c'est grâce à l'action et à l'influence de l'épiscopat, des clercs, de la prédication, des couvents (Bénédictins), de la lecture des vies des saints, des pèlerinages, etc. Toutes ces forces contribuèrent « to the maintenance of the spiritual unity of Romania and of the Koinê, its linguistic expression » (*Chronology*, p. 38). L'argumentation de M. Muller est, on le voit, surtout d'ordre social (cf. la critique judicieuse de M. Marius Valkhoff, dans *De Nieuwe Taalgids*, XXIII, p. 305 et suiv.).

Il y a lieu, à mon sens, de distinguer dans la thèse de M. Muller trois assertions qui se tiennent, assurément, mais qui cependant sont nettement distinctes :

1° La koinê préromane du bas latin persiste jusqu'à l'époque carolingienne.

2° Dès cette époque, par suite d'une transformation des conditions sociales, la langue des cultivés se différencie de la langue vulgaire, et la langue écrite de la langue parlée. A l'époque mérovingienne, les textes sont encore l'expression de la langue parlée. Mais la renaissance carolingienne fait revenir les cultivés dans la mesure du possible au latin classique; le latin médiéval prend naissance, la langue écrite se sépare plus nettement de la langue parlée, et la langue du peuple revendique ses droits.

3° A partir du IX^e^ siècle, la langue latine vulgaire occidentale se scinde en français, italien et espagnol; l'importance de l'élément vulgaire de ces langues est en rapport avec l'état social des pays où elles sont en usage.

N'étant pas romaniste de profession, la fixation de la date précise de l'éclosion des différentes langues romanes et leur développement ultérieur n'est pas de mon ressort. Cependant, au point de vue de la linguistique générale, l'apparition des langues romanes me paraît avoir été un peu brusquée par M. Muller qui, je

crois, aurait dû tenir compte davantage des éléments dialectaux déjà existants et de l'influence des substrats[1]. C'est le premier point seul qui m'intéresse, car M. Muller admet l'existence d'une langue latine sensiblement une qui aurait persisté bien longtemps après la chute de l'Empire romain occidental. Or, cette langue, *c'est le latin chrétien que nous venons d'étudier* avant tout du point de vue lexicologique.

Nous avons vu qu'il ne s'agissait pas d'une langue littéraire, d'une langue qui n'existerait que sur le papier, mais d'une langue vivante qu'on entendait dans les sermons et que nous lisons dans les inscriptions, et qui s'étend et se propage en même temps que le christianisme. Nous la voyons apparaître dans les commentaires sur les auteurs profanes, nous la voyons pénétrer dans la législation (*Novell. Justin.*, *Cod. Theodos.*, *Lex. Sal.*, etc.), mais nous n'avons pas poursuivi nos investigations au delà de 600, parce que c'est le terme auquel le *Thesaurus* s'arrête. Cependant, la persistance des mots étudiés dans les langues romanes démontre à l'évidence qu'ils ont passé cette barrière.

En effet, le latin vulgaire, qui se trouve à la base des langues romanes, est la langue commune qui s'est constituée, à partir du v^e^ siècle déjà, dans toute l'étendue de l'Empire romain; elle est la résultante des tendances continuelles d'unification et de rapprochement des langues cultivée et vulgaire, tant écrite que parlée. Mais cette koinê n'est autre chose que *la latinité chrétienne élargie*. Dès lors, pour moi, dans la persistance de cette latinité, l'action exercée par les clercs, les pèlerinages, les lectures, etc., ne vient qu'au second plan. Si la koinê latine a pu se maintenir intacte, ou presque, en pays roman pendant un temps considérable, c'est que, par son caractère chrétien, elle portait la garantie de l'unité, et elle n'était, pour me servir des paroles mêmes de M. Muller, que « l'expression linguistique de l'unité spirituelle de la Romania » (*Chronology*, p. 38).

JOS. SCHRIJNEN.

1. On cite parfois un mot de saint Cyprien pour montrer que de son temps déjà il y avait des différences dialectales. Le texte exact est : « Cum et ipsa latinitas et regionibus *quotidie* mutetur et tempore », mais il est de saint Jérôme, *Comment. in Ep. ad Galatas*, II, 3 (Migne, *P. L.*, VIII, 382). Je ne sais cependant s'il s'agit de phénomènes dialectaux proprement dits.